

## Chamfort: naissance d'un moraliste

In: Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 1978, N°30. pp. 181-194.

---

Citer ce document / Cite this document :

Menant Sylvain. Chamfort: naissance d'un moraliste. In: Cahiers de l'Association internationale des études françaises, 1978, N°30. pp. 181-194.

doi : 10.3406/caief.1978.1170

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief\\_0571-5865\\_1978\\_num\\_30\\_1\\_1170](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/caief_0571-5865_1978_num_30_1_1170)

---

# CHAMFORT : NAISSANCE D'UN MORALISTE

Communication de M. Sylvain MENANT  
(Paris)

au XXIX<sup>e</sup> Congrès de l'Association, le 26 juillet 1977.

Le cas de Sébastien Chamfort suggère une grande question : comment devient-on moraliste ? L'histoire littéraire nous présente deux Chamfort dans un seul personnage. Un moraliste, dont l'œuvre est régulièrement rééditée sous le titre de *Maximes, pensées, caractères et anecdotes* (1), et qui survit principalement par l'usage continu que l'on fait de ses formules frappantes. Et puis un autre écrivain bien oublié aujourd'hui, mais qui fut le seul connu de ses contemporains : l'auteur de deux comédies, d'une tragédie, de nombreux poèmes, d'éloges et de discours académiques (2). Tout s'est passé depuis lors comme si les deux œuvres avaient eu des auteurs différents : le premier éditeur des *Maximes*, Ginguené, le souligne involontairement quand il écrit que Chamfort était « assez connu comme écrivain et comme homme de lettres, mais très peu comme philosophe » (3). Philosophe signifie ici moraliste : car la principale partie alors inédite de son œuvre correspond à ses *Maximes et pensées*. Le « philosophe » n'inspirait-il nullement l'« écrivain » et l'« homme de lettres » ? Autrement dit, quand et comment est né le moraliste Chamfort ?

Si l'on se contente de dire que le moraliste est né au moment

(1) L'édition de référence pour cette œuvre sera celle de Jean Dagen, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, qui comporte une préface suggestive et un précieux index. Les chiffres entre parenthèses dans le texte renverront aux paragraphes de cette édition.

(2) Pour tous ces textes, l'édition de référence sera celle de Ginguené : *Œuvres de Chamfort, recueillies et publiées par un de ses Amis*, Paris, an III, 4 vol. (abréviation : *Œuvres*).

(3) *Œuvres*, t. IV, p. VII.

où ont été rédigées les *Maximes et pensées*, la réponse est assez facile à donner. A vrai dire la chronologie de leur composition reste obscure dans le détail, et ginguéné, notre principale source d'informations, se contente d'indiquer : « Chamfort était *depuis longtemps* en usage d'écrire chaque jour sur de petits carrés de papier les résultats de ses réflexions... les anecdotes... les faits... les mots piquants » (4). Les anecdotes datées ou datables renvoient dans l'ensemble aux années postérieures à 1780, et même à 1789. Ce genre d'indications est d'ailleurs sans valeur lorsqu'il s'agit de personnages ou d'événements antérieurs : Chamfort peut noter des souvenirs, ou se faire l'écho de traits qu'un informateur vient de lui raconter en puisant dans ses propres souvenirs. Nous savons que, dès 1771, il a publié un recueil d'*anas* sur le règne de Louis XIV et la Régence (5). D'après Mirabeau, il possédait en 1784 « un immense répertoire d'anecdotes plaisantes » (6) : il n'a pas pu le constituer en quelques années. Mais compiler des anecdotes et faire œuvre de moraliste font deux.

En somme, rien de précis ne s'oppose à ce qu'on accepte la chronologie traditionnelle, qui place l'élaboration des *Maximes et pensées* entre 1779 ou 1780 et la mort de l'auteur en 1794. La biographie rend vraisemblable ces dates : depuis 1777, Chamfort rompt ses principales liaisons dans la haute société; il touche en 1781 au sommet de la réussite sociale qu'il pouvait espérer, puisqu'il est élu à l'Académie française. Lui-même souligne l'importance de ces années autour de 1780 : « Arrivé à quarante ans, ayant perdu les passions qui rendent la société supportable, n'en voyant plus que la misère et la futilité, n'ayant plus besoin du monde pour échapper à des peines qui n'existaient plus, le goût de la retraite et du travail est devenu très vif chez moi, et a remplacé tout le reste » (323). C'est ce que son biographe Pellisson appelle sa « jaunisse morale » (7). Nul doute que le travail auquel Chamfort s'applique dans sa retraite soit son œuvre de moraliste. Mais remarquons que parmi les causes de sa retraite, il ne parle pas d'un dégoût pour

(4) *Ibid.*, p. V.

(5) Voir Pellisson (M.), *Chamfort, Étude sur sa vie, son caractère et ses écrits* Paris, 1895, p. 59.

(6) *Ibid.*, p. 130-131.

(7) *Ibid.*, p. 134.

le *pensum* qu'aurait représenté le reste de son œuvre, apparemment tout entière tournée vers une réussite désormais atteinte. Dans un texte souvent cité, il répond, vers 1785 ou 1786, à la question : « Pourquoi ne donnez-vous plus rien au public ? », en invoquant les désagréments de la vie littéraire et son application à ce qu'il appelle « un ouvrage philosophique », mais il ne souffle mot d'une quelconque désaffection pour les genres qui ont fait sa notoriété d'écrivain académique (8). Si l'on en croit Ginguené, un de ses plus longs poèmes, sorte de conte en vers, *Les Fêtes espagnoles*, daterait même de 1792, c'est-à-dire de la période où s'élaborent les *Maximes* (9). Nulle rupture donc, nulle conversion. Dans une pensée célèbre, Chamfort a souligné les contradictions dont sa vie est tissée : « Ma vie entière est un tissu de contrastes apparents avec mes principes... » (335). Mais, curieusement, il ne dit rien du contraste que nous voyons, nous, entre son œuvre passée et celle qu'il élabore après 1780 : alors comme auparavant, « les lettres sont presque [sa] seule consolation ». La seule différence tient à ce qu'il ne voit plus « de beaux esprits », et ne va plus à l'Académie, mais il ne renie pas son œuvre passée et au contraire il présente sa retraite comme une manière de l'approfondir et de la prolonger en « travaillant » (*ibid.*). Chez un homme si lucide sur lui-même, ce sentiment d'une continuité dans le domaine littéraire mérite de retenir notre attention. Chamfort ainsi fonde lui-même notre recherche. Puisque pour nous, lecteurs modernes, il est essentiellement un moraliste, nous pouvons à bon droit essayer de discerner l'éveil du moraliste dans le poète et le dramaturge qu'il a d'abord été.

Une raison plus positive nous incite à remonter au-delà de 1780 pour rechercher les premiers éléments du système de Chamfort moraliste : lui-même a insisté sur l'ancienneté de son savoir moral. A première vue, pourtant, l'expérience d'un homme de quarante ans paraît nécessaire. Chamfort oppose complaisamment les illusions de la jeunesse à la pénétration de la maturité. Il paraît fasciné par « le moment où l'on perd les illusions, les passions de la jeunesse » (47) : c'est ensuite

(8) Pour la datation du texte, *ibid.* ; le texte figure dans l'éd. citée des *Maximes*, p. 45-46.

(9) *Œuvres*, t. II, p. 239.

seulement que l'on devient l' « homme qui, d'un endroit éclairé, voit dans une chambre obscure les gestes ridicules de ceux qui s'y promènent au hasard » (339). Belle définition du moraliste des Lumières. Mais ailleurs Chamfort a souligné que le vrai savoir ne s'alimentait d'expérience qu'après coup. « Ce qu'on sait le mieux, écrit-il, c'est : 1° ce qu'on a deviné; 2° ce qu'on a appris de l'expérience des hommes et des choses... » (448). Les faits — caractères et anecdotes notamment — viennent seulement donner corps à des intuitions profondes que le moraliste portait en lui dès ses débuts dans le monde. Ce sont ces intuitions qu'on peut essayer de lire dans les premiers écrits de Chamfort. Non seulement pour établir l'unité d'une œuvre au cours de toute une vie, mais aussi pour découvrir ce que Chamfort savait le mieux, c'est-à-dire les points les plus féconds de son système. Je ne retiendrai que trois thèmes en essayant de montrer comment ils apparaissent dans les premières œuvres et quel est leur aboutissement dans les *Maximes et pensées* : d'abord, une réflexion sur la société civilisée; ensuite, une analyse des relations entre riches et pauvres; enfin, une méditation sur la place et le rôle de l'homme de lettres.

On peut s'attendre à voir un futur moraliste se préparer à sa tâche en multipliant les observations sur la société qui l'entoure. Il est frappant que dès 1770, dans *Le Marchand de Smyrne* (10), Chamfort organise une confrontation entre les diverses catégories sociales et professionnelles, qui permet de juger de leur mérite par comparaison. C'est un de ses personnages qui est chargé de jouer le rôle qu'il assumera lui-même directement plus tard, celui d'un juge objectif et non conformiste des hommes qui se croient protégés par leur rang et les convenances. Il s'agit d'un marchand de captifs chrétiens; il fixe leur valeur d'après son expérience et celle des acheteurs, non d'après les titres (scène 10) : un gentilhomme sera une marchandise invendable. « Que fais-tu ? » « Rien. » « Tant pis pour toi, mon ami, tu vas bien t'ennuyer » (11). Les *Maximes* feront écho à cette conclu-

(10) *Ibid.*, t. II, p. 173-219.

(11) *Ibid.*, p. 202.

sion ironique : « Quelle vie que celle de la plupart des gens de la cour ! Ils se laissent ennuyer, excéder, avilir, asservir, tourmenter pour des intérêts misérables » (219). Un homme de loi, interrogé par un éventuel acheteur sur sa « fonction particulière », se vante de se « mêler des affaires d'autrui pour de l'argent, de faire souvent réussir les plus désespérées, ou du moins de les faire durer dix ans, quinze ans, vingt ans », et de rendre « ce beau service à ceux qui ont tort, à ceux qui ont raison indifféremment ». « Tout procès peut se perdre ou se gagner », reprendra en écho la maxime 99. Les paysans en revanche l'emportent sur tous : c'est grâce à eux que le marchand « se sauve ». La conclusion de ce marchand sur l'ensemble de sa marchandise résume d'avance les réflexions de Chamfort sur le partage des peines et des richesses : « Ceux qui... coûtent le plus sont les plus inutiles. »

On le voit : Chamfort s'intéresse plus aux conditions qu'aux caractères. C'est que les caractères, produits de la nature, sont devenus imperceptibles : « la société n'est pas, comme on le croit d'ordinaire, le développement de la nature, mais bien sa décomposition et sa refonte entière... On en retrouve les débris avec un plaisir mêlé de surprise » (8). Une perspective historique domine depuis le début la pensée morale de Chamfort : le progrès amène non pas l'amélioration profonde des êtres, mais une amélioration de surface. Au début de sa tragédie, *Mustapha et Zéangir*, le portrait de Soliman le sultan met en relief cette différence entre la barbarie du passé et la barbarie moderne :

Je sais que Soliman n'a point, dans ses rigueurs,  
De ses cruels aïeux déployé les fureurs; ...  
Mais s'il est moins féroce, il est plus soupçonneux,  
Plus despote, plus fier, non moins terrible qu'eux (12).

Soliman est déjà un « produit de la civilisation perfectionnée » : on sait que ces termes ironiques forment le titre que Chamfort prévoyait pour l'ensemble de son œuvre de moraliste (13). Il y a bien perfectionnement grâce à la civilisation, cette expérience collective, mais, dans le domaine des mœurs, ce sont

(12) *Ibid.*, p. 3 (acte I, scène 1).

(13) *Ibid.*, t. IV, « Avertissement de l'éditeur », p. VI.

seulement les manières qui s'affinent. « Il y a des fautes de conduite que, de nos jours, on ne fait plus guère, ou qu'on fait beaucoup moins » (211). Mais l'homme n'est pas meilleur pour autant. Simplement, il devient presque insaisissable : les différences s'estompent avec les erreurs grossières de tactique. C'est le règne du conformisme social où tout le monde se ressemble; changement sensible par rapport au grand siècle. Dans son *Éloge de Molière* (14), Chamfort montre finement que ce « perfectionnement », cette « civilisation » rend impossible désormais la comédie de caractère. « La révolution des mœurs, écrit-il, a semblé autoriser cette crainte. Le précepte d'être *comme tout le monde*, ayant fait de la société un bal masqué où nous sommes tous cachés sous le même déguisement, ne laisse percer que des nuances sur lesquelles le microscope théâtral dédaigne de s'arrêter; et les caractères, semblables à ces monnaies dont le trop grand usage a effacé l'empreinte, ont été détruits par l'abus de la société poussée à l'excès » (15). Ces « nuances sur lesquelles le microscope théâtral dédaigne de s'arrêter », seul le moraliste peut désormais les noter.

Sa première tâche est de dénoncer les faux-semblants, les « masques » que l'homme moderne pose sur sa vérité. Contenons-nous d'en citer un exemple. « Amour, folie aimable; ambition, sottise sérieuse. » La maxime 158 résume en six mots la situation que met en scène la comédie de *La Jeune Indienne* (16) : un jeune homme a été sauvé par une indienne qu'il ramène dans le monde civilisé. L'épouser, c'est folie sans doute, car elle ne lui apporte ni dot ni prestige social; mais folie aimable, car une telle union comblera à la fois sa dette de reconnaissance et son désir de bonheur. Épouser au contraire une riche héritière qu'on lui propose, sottise : c'est se préparer des remords éternels; mais sottise sérieuse, car elle reçoit d'avance l'assentiment de toute la société, représentée ici par un ami bien intentionné. « Préjugé, vanité, calcul, voilà ce qui gouverne le monde, » cette autre maxime (159) résume à la fois

(14) *Ibid.*, t. I, p. 1-58.

(15) *Ibid.*, p. 51.

(16) *Œuvres*, t. II, p. 125-172.

l'impression du spectateur et le jugement que la jeune indienne porte sur la société civilisée.

Chamfort n'a donc pas attendu la retraite de 1780 pour juger le monde qui l'entourait : monde du mensonge et de la convention triomphante, qui refuse à ceux qui se soumettent à lui tout vrai bonheur. Selon les mots de la jeune indienne, dans ce monde on ne « peut jouir de ce qu'on aime » (17). Il faut donc chercher des portes de sortie : à travers les premières œuvres de Chamfort, trois issues apparaissent, qui se préciseront dans les dernières années : le suicide, les passions, la retraite.

Le suicide : on sait que c'est la solution que choisit finalement Chamfort pour lui-même. Sa pensée ne varie pas sur ce sujet. Dans les *Maximes* il écrit : « Les rois et les prêtres, en proscrivant la doctrine du suicide, ont voulu assurer la durée de notre esclavage. Ils veulent nous tenir enfermés dans un cachot sans issue » (484). Mustapha se suicide à la fin de la tragédie qui porte son nom pour protester contre le rôle que sa mère lui a fait jouer.

Seconde façon d'échapper aux lois du monde : les passions. Chamfort, on le sait, finira par affirmer que « les passions font vivre l'homme » (118). L'une d'entre elles, qui tiendra la première place aussi dans les *Maximes et pensées* (18), joue un rôle constant dans ses autres œuvres : l'amitié. Toutes les occasions lui sont bonnes pour approfondir sa réflexion sur l'amitié. Il succède dans son fauteuil académique à l'érudit Lacurne de Sainte-Palaye : l'essentiel de son discours de réception sera consacré au cas émouvant de son prédécesseur qui avait passé toute sa vie avec son frère jumeau — cas-limite de l'amitié (19). S'agit-il de faire l'éloge de La Fontaine? il peint le fidèle ami de Fouquet, « le maître de cette vertu qu'il nomme... le don d'être ami » (20). Son unique tragédie est la tragédie de l'amitié : deux demi-frères, Mustapha et Zéangir, sont mis en rivalité pour le trône et aiment la même princesse, mais leur amitié est

(17) *Ibid.*, p. 156 (scène VII).

(18) Cf. *Maximes* 316, 317, etc. L'amitié est expressément mise au rang des passions dans l'« Épître d'un père à son fils... », *Œuvres*, t. II, p. 229, par exemple.

(19) *Œuvres*, t. I, p. 172-181, par exemple, p. 178 : « Leur union était mise... au rang de ces amitiés... qui passionnent les âmes ardentes. »

(20) *Œuvres*, t. I, p. 134.

si sublime qu'ils rivalisent de générosité, et que l'un ne survit pas au désespoir d'avoir involontairement causé la mort de l'autre. Ailleurs encore, il a en quelques vers souligné que l'amitié est un choix moral pour échapper aux pièges de la société — ce que répéteront les *Maximes* :

Recherché par les grands, invité par les belles,  
Vous négligez peut-être un peu trop l'amitié,  
Qui vaut mieux qu'eux, qui vaut mieux qu'elles (21).

La passion de l'amitié permet de réinventer des relations naturelles dans une société qui les ignore. C'est ce que font Mustapha et Zéangir dans un monde tragique dominé par les rivalités et « l'orgueil de la puissance » ; c'est ce qui permet aux deux comédies de trouver leur dénouement heureux.

Mais les passions, même l'amitié, forment dans la réalité « un nœud mal affermi » (22). Une seule issue vraiment sûre pour qui veut continuer à vivre malgré tout : la recherche de l'indépendance. Chamfort y consacra tout un groupe de maximes, que résumant ces mots : « La nature ne m'a point dit : "Ne sois point pauvre" ; encore moins : "Sois riche" ; mais elle me crie : "Sois indépendant" » (281). Sur ce sujet, il a écrit une « épître à M. qui avait fait afficher chez son Suisse un ordre en vers de n'ouvrir qu'au mérite et de refuser la porte à la fortune » (23). Dans cette pièce alerte et bien venue, la Fortune se présente chez le poète ; mais il ne l'accueille qu'aux cinq conditions suivantes : 1° elle doit venir sans qu'on l'appelle ; 2° elle ne doit pas changer « le fond de la vie » du poète ; 3° elle ne doit pas changer ses amis ; 4° elle doit lui permettre de garder son libre parler ; 5° elle doit lui permettre de rester fidèle au mérite et à l'honneur. La Fortune, devant ces dernières conditions, s'enfuit ! La conversation nous a au moins appris les exigences de Chamfort, et les pièges qu'il discerne autour de son indépendance.

(21) *Ibid.*, t. II, p. 316, « Imitation de Martial ». Cf. aussi *ibid.* p. 303 et 273.

(22) *Mustapha et Zéangir*, acte III, scène 7 (*Œuvres*, t. II, p. 78).

(23) *Œuvres*, t. II, p. 277-280.

Le principal piège, on l'a vu, est la tentation de l'argent : il constitue en effet à la fois le moyen de conquérir l'indépendance, et celui de la perdre. Dans les *Maximes et pensées*, les relations entre les riches et les pauvres retiendront longuement l'attention du moraliste. Mais cet intérêt est une constante de toute sa vie. Dans un apologue intitulé *La Querelle du riche et du pauvre*, Chamfort imagine que Jupiter punit les riches en les rendant avarés, afin de consoler les pauvres :

C'en est fait, les voilà pauvres comme vous.

Mais cette égalité dans l'insatisfaction ne plaît pas au poète :

Je voudrais que le ciel, moins prompt à nous venger,  
Sût un peu moins punir, et sût mieux corriger (24).

Car le bien n'est pas plus dans la richesse que dans la pauvreté, et c'est ce qui exclut le dessein d'une revanche du pauvre sur le riche. Le bien est dans la tranquillité. Chamfort précise :

Je ne cours point après la pauvreté.  
D'un cynisme orgueilleux c'est l'absurde manie.  
Il suffit de la voir avec tranquillité.  
La souffrir, c'est vertu; la chercher, c'est folie (25).

Il faut donc seulement se prémunir contre les humiliations, le trouble, le tracas que la pauvreté entraîne avec elle. Chamfort parlera dans les *Maximes* de « l'aisance » nécessaire à l'indépendance (431). Mais on risque vite alors de tomber dans un autre piège : celui de la richesse, qui crée des besoins artificiels et donc illimités. Il faut pouvoir dire, comme le fera Chamfort : « Je vous prie de croire que je n'ai pas besoin de ce qui me manque » (963). Mais où commence le manque véritable ? Chamfort développe sa réflexion sur ce sujet essentiel dans une scène de *La Jeune Indienne*. L'héroïne, élevée loin de la civilisation, a une doctrine claire :

(24) *Ibid.*, p. 282.

(25) *Ibid.*, p. 303.

Manquer d'un vêtement, d'un abri, d'un repas,  
Voilà la pauvreté! je n'en connais pas d'autre.

Mais son ami Belton réplique :

Voilà la tienne, hélas! connais quelle est la nôtre (26).

La civilisation perfectionnée, en créant des besoins artificiels a masqué la simplicité des besoins réels et créé une pauvreté artificielle. Chamfort ira plus tard au terme de son analyse, qui vise en somme la société de consommation : « Tout homme qui a peu de besoins semble menacer les riches d'être toujours prêt à leur échapper » (266).

Il entrevoit pourtant une conciliation entre richesse et pauvreté : le bienfait. Il consacre toute une série de *Maximes et pensées* à faire la théorie de la bienfaisance (297-301). Mais elle est en formation dans les œuvres antérieures. Mowbrai le quaker est un modèle de bienfaiteur délicat dans *La Jeune Indienne*. Et surtout, Chamfort a traité de la question des bienfaits dans un opuscule intitulé : « Question : Si, dans la société, un homme doit ou peut laisser prendre sur lui ces droits qui souvent humilient l'amour-propre? » (27). La réponse est nuancée : « il suit au moins de tout ceci que, dès que je reçois un bienfait, je m'engage, *pour mon bienfaiteur*, qu'il sera toujours vertueux, qu'il n'aura jamais tort avec moi, qu'il ne cessera point de m'aimer, ni moi de lui être attaché. Si les deux premières de ces conditions n'ont pas lieu, c'est au bienfaiteur à rougir, mais celui qui a reçu le bienfait doit pleurer » (28).

On peut remarquer que Chamfort n'évoque même pas la possibilité qu'il soit *lui* le bienfaiteur. C'est qu'il réfléchit sur sa propre situation, celle d'un homme de lettres, dont il a analysé très tôt les ressources et les sujétions. Nous disposons ici d'une date sûre : 1765, celle du discours philosophique en vers sur « l'homme de lettres » (29).

(26) *Ibid.*, p. 145 (scène 4).

(27) *Œuvres*, t. I, p. 301.

(28) *Ibid.*, p. 303-304.

(29) *Ibid.*, t. III, p. 356-369.

Confronté aux *Maximes et pensées* que Chamfort écrivit une vingtaine d'années plus tard, ce discours montre d'abord quelles illusions il devait perdre. Le rêve d'inspirer la vertu aux hommes aboutira à la conviction de la « parfaite inutilité de tous livres de morale » (15). Quant au reste, on est frappé par la permanence des thèmes. Dès sa vingt-quatrième année, Chamfort est persuadé de la vanité de la gloire qu'on promet aux écrivains (30). L'amour-propre ne doit être pour rien dans l'entreprise littéraire, car il serait déçu. Mais le désir d'écrire pour le public présent et futur n'en est pas amoindri (31), car il pense se rendre ainsi utile en détruisant les préjugés (32). C'est bien ce qu'il s'efforce de faire en attaquant la « gentilhommerie » (232) ou le prestige de la cour. Mais de façon plus personnelle sans doute, il réalise dans les *Maximes* le programme qu'il se fixe dans *L'Homme de Lettres* : rappeler à l'homme déchu « les traits de sa grandeur » (33).

Pour atteindre ce but, c'est vers lui-même qu'il se tourne. Il a d'abord exploré d'autres voies. Il est l'auteur d'une ode sur « la grandeur de l'homme » qui a été couronnée aux Jeux Floraux (34). Il y prouve la grandeur de l'homme par l'invention de l'agriculture, de la boussole, de la marine à voiles, du baromètre. Chamfort a senti qu'il faisait fausse route, sans doute. La vraie grandeur de l'homme est ailleurs. Elle est dans le retour à soi et la découverte de soi — la découverte de l'immensité intérieure (35). L'âme de l'écrivain, dit le discours en vers sur l'homme de lettres, est

... cette âme immense  
Qui sait trouver en soi sa plus vive existence (36).

Et il écrit plus loin :

... dans moi seul mon bonheur, ma richesse (37).

(30) Il consacre d'ailleurs toute une longue épître à ce sujet (« Épître sur la vanité de la gloire », *Œuvres*, t. III, p. 370-387).

(31) « L'Homme de Lettres », *Œuvres*, t. III, p. 365.

(32) *Ibid.*, p. 359 et 360.

(33) *Ibid.*, p. 362.

(34) *Œuvres*, t. III, p. 388-392.

(35) Cf. *Maximes...*, 828.

(36) *Œuvres*, t. III, p. 366.

(37) *Ibid.*, p. 366.

L'activité littéraire est une conquête non du monde — par la célébrité et l'argent — mais de sa propre sensibilité, ramenée à l'essentiel.

Le destin m'opprimait, et moi je l'ai vaincu :  
J'ai senti l'existence, et mon cœur a vécu (38).

Cette conclusion du poème se retrouvera dans la maxime 283 : « Le sage, l'ami de lui-même décrit une ligne circulaire, dont l'extrémité le ramène à lui. »

Ainsi le moraliste est un sage qui écrit (39). Il doit faire retraite :

Fuyez, qu'attendez-vous ? Une vaine richesse ?  
Ce vil présent du sort serait trop acheté.  
Vos cœurs perdraient, hélas ! leur sensibilité (40).

Tel est bien le programme que Chamfort exécute vers 1780. « On se fâche souvent contre les gens de lettres qui se retirent du monde » (446) mais toute autre attitude est incompatible avec leur mission. « Savoir prononcer la syllabe *Non*, savoir prononcer ce mot... » (289) : ce « refus méthodique » caractérise le moraliste Chamfort, mais il est clair depuis quinze ans chez l'écrivain académique.

De cette attitude de repli sur soi naissent peut-être les procédés stylistiques caractéristiques des *Maximes et pensées*. Premier procédé : Chamfort a tendance à authentifier la valeur des faits et des témoignages en les rattachant à sa propre expérience. Il rapporte quelque part une anecdote : « M... étouffe plutôt ses passions qu'il ne sait les conduire. » Il me disait là-dessus : « Je ressemble à un homme qui, étant à cheval, et ne sachant pas gouverner sa bête qui l'emporte, la tue d'un coup de pistolet et se précipite avec elle » (1005). Ailleurs, les mêmes termes reviennent, mais comme une confidence personnelle : « J'ai détruit mes passions, à peu près comme un homme violent tue son cheval, ne pouvant le gouverner » (325). Ramenant tout à soi selon cette ligne circulaire qu'évoquait une autre pensée, le

(38) *Ibid.*, p. 369.

(39) *Ibid.*, p. 357.

(40) *Ibid.*, p. 357.

moraliste saute les intermédiaires : il reste seul avec son lecteur. Et c'est pour lui communiquer une expérience d'une certaine manière incommunicable, puisqu'il s'agit d'échapper aux lieux communs. Il faut donc recourir à l'image, à l'analogie, second procédé caractéristique. Les courtisans haïs sont des lézards sans queue (226); le monde et la société une bibliothèque rangée par formats (236), etc. L'idée de ces analogies est déjà dans le discours sur « l'homme de lettres » : c'est à « l'image obéissante » que doit recourir l'écrivain lorsque l'inspiration l'anime (41).

Concluons. Chamfort a mûri les principaux thèmes de sa réflexion morale dans son œuvre poétique et dramatique. Sans doute certains d'entre eux, par exemple la condamnation implacable des grands et de la vie sociale, le rejet de la religion, l'analyse sceptique de l'amour et du mariage, l'apologie des passions n'apparaissent-ils encore que timidement. C'est dans les *Maximes* seulement qu'on trouvera la précision des nuances, la multiplicité des cas, les perspectives historiques.

Mais les découvertes essentielles sont faites avant 1780. Elles résident moins dans les idées que dans l'enchaînement de ces idées. Chamfort reprend à son compte des thèmes largement répandus. Le cas de l'homme de lettres, l'apologie de la retraite et de l'amitié, la critique des conventions sociales se rencontrent ailleurs. Mais la force de Chamfort est de s'être laissé vraiment prendre par ces idées. Il commence par s'en faire l'écho dans des œuvres où le moi cherche sa vérité avec les rimes, les coups de théâtre, les mythes des autres. Le moi ne sort de la solitude que pour devenir prisonnier de sa condition, en l'occurrence celle de l'homme de lettres, elle-même tributaire d'un ordre social qui se révèle alors comme un désordre auquel on ne peut échapper que par la mort, ou ces grâces presque impossibles que sont les bienfaits et l'amitié, ou le retour à la solitude du moi. Ce cercle se refermerait sur le silence si les *Maximes et pensées* ne constituaient pas le moyen de faire parler le silence. Revenu de tout, sans illusion sur le public, rebuté par tous les

(41) *Ibid.*, p. 368.

artifices, Chamfort retrouve les secrets d'une littérature plus authentique, faite pour réveiller la confiance d'un lecteur tel que lui, cet « honnête homme, détrompé de toutes les illusions, qui est l'homme par excellence » (339). Le moraliste fuit tout ce qui ressemble à la littérature professionnelle.

Il faut, pour cela, briser les prestiges du discours suivi et composé : et c'est la fragmentation en mille pensées ou faits significatifs. Pour être cru, pour se rencontrer lui-même et rencontrer quelques autres, Chamfort invente, ou réinvente plutôt, un mode de relation entre auteur et lecteur tout différent de celui que le théâtre, la poésie et les concours académiques lui proposaient. C'est alors que naît vraiment le moraliste. Mais il ne jaillit pas tout armé d'un moment de crise. Le jeune homme « fier, pauvre, né avec tous les signes de vocation pour la poésie » dont parlait la *Correspondance littéraire* (42), c'est tout au long de sa carrière qu'il est devenu le moraliste que voit en lui la postérité.

Sylvain MENANT.

(42) *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, éd. Tourneux, Paris, 1877-1882, t. VI, p. 72.